Clio. Femmes, Genre, Histoire

23 | 2006

Le genre du sport

Inégalité sur la ligne de départ : femmes, origines sociales et conquête du sport

Catherine Louveau

Édition électronique

URL : <https://journals.openedition.org/clio/1877>

DOI : 10.4000/clio.1877

ISSN : 1777-5299

Éditeur

Belin

Édition imprimée

Date de publication : 1 avril 2006

Pagination : 119-143

ISBN : 2-85816-842-3

ISSN : 1252-7017

Référence électronique

Catherine Louveau, « Inégalité sur la ligne de départ : femmes, origines sociales et conquête du sport », *Clio. Histoire, femmes et sociétés* [En ligne], 23 | 2006, mis en ligne le 01 juin 2008, consulté le 22 avril 2022. URL : <http://journals.openedition.org/clio/1877> ; DOI : <https://doi.org/10.4000/clio.1877>

Ce document a été généré automatiquement le 22 avril 2022.

Tous droits réservés

Inégalité sur la ligne de départ : femmes, origines sociales et conquête du sport

Catherine Louveau

- 1 Depuis plusieurs décennies en France, la part des femmes a augmenté à la faveur de la massification de la pratique physique et sportive et de la diversification des activités, des finalités et des formes de pratiques. Il y a, dans les années 1970, quelques signes d'un intérêt politique et même d'actions volontaristes à cet égard : Françoise Giroud alors secrétaire d'État à la condition féminine (1974) fait réaliser une étude sur les femmes et le sport. Les politiques de « sport pour tous » engagées par l'administration sportive s'adressent, entre autres « groupes cibles » repérés comme peu impliqués dans le sport, aux femmes. Mais « du sport pour toutes » ne fut jamais un slogan et, à ce jour, la proposition doit toujours être ponctuée d'une interrogation. Les représentations du sens commun – « tout le monde fait du sport », « LA femme est devenue sportive » – sont répandues et répétées à l'envi. Mais les constats obligent à nuancer fortement cette image. Des propos généralisants ont aussi souligné que le sport a été « une conquête des femmes » tout au long du ^{xx}e siècle. Mais cette considération confond, comme dans d'autres champs (le travail, l'école...), le droit, le possible et le fait, et surtout, elle constitue les femmes en catégorie unifiée.
- 2 Amplement diffusées à ce jour dans la société française, les pratiques physiques et sportives ne se sont pas pour autant uniformisées. Depuis le ^{xix}e siècle, cette expansion du sport et des pratiques physiques s'est accompagnée de processus de distinction et de différenciation. La culture sportive (comme pratique, institution, spectacle, lieu de sociabilité) soutient, historiquement et socialement, la construction de la masculinité. À l'instar de toutes les pratiques culturelles, ce domaine demeure aujourd'hui traversé par des inégalités sociales. Mais s'agissant des femmes, appartenance de sexe et appartenance sociale surdéterminent les (im)probabilités de pratique, les disciplines choisies, les lieux et finalités. Les rapports aux temps (de travail, de loisirs), les rapports au corps ainsi que leurs usages sont ici particulièrement différenciateurs.

Chercher les femmes dans l'histoire du sport

- 3 Donné comme entité universelle, chargé de vertus individuelles et sociales, LE sport a durablement résisté aux problématiques de la différenciation et des inégalités. La distribution sociale des pratiques sportives tout au long de leur diffusion a été à ce jour relativement travaillée ; mais l'accès des femmes au sport et *a fortiori* les questionnements sur les différences et inégalités entre les sexes, le sport et les catégories sexuées sont des approches récentes. Comme les pratiques et les institutions sportives, l'histoire DU sport ces dernières décennies s'est faite sans considération des appartenances de sexe¹. Sans que cela soit explicité, elle est en réalité celle des hommes et du masculin. Les femmes y sont doublement moins repérées/repérables que cette histoire, en France tout au moins, est faite par des hommes jusqu'à ces dernières années. Ainsi que l'a souligné Gertrud Pfister, *history* [du sport] ne fut pas *her story* mais « son histoire à lui » (*his story*)². La mise en chantier d'une histoire « genrée » du sport est *a fortiori* émergente et à ce jour très circonscrite.
- 4 L'accès des femmes aux sports et à l'éducation physique depuis le XIX^e siècle n'est certainement pas invisible ; des manuels, des travaux universitaires et des publications de tous ordres (ouvrages, récits, enquêtes,...) sont repérables dès cette période initiale. Mais ils concernent, pour leur quasi totalité, LA femme ou, ce qui revient au même, LES femmes, rapportées à une condition féminine, à UN féminin sinon « éternel » du moins universel. Après la guerre de 1914-1918 et jusqu'après la Seconde Guerre mondiale, on observe que domine un consensus politique et moral (conservateurs et mouvements ouvriers, catholiques...), souvent ancré dans le discours de l'autorité médicale, et qui préconise une activité physique modérée, centrée sur le giron, hygiénique et éventuellement esthétisante. Consensus qui place la mère ou future mère comme légitimation de l'activité physique : on prône des exercices spécifiques pour elle et sa fonction première. Cette mère qui appelle protection et l'épouse au foyer n'ont guère d'appartenance sociale dans tous ces discours et recommandations : elle n'est pas pensée comme personne socialement située, paysanne, ouvrière, cousette, institutrice ou avocate. On se focalise sur sa « nature ». C'est seulement dès lors que sont recueillies, mais surtout sexuées, des données au plan national qu'on pourra évaluer au plus juste le développement de la pratique parmi toutes les femmes en France ; données qui demeureront encore générales dans les années 1960. Si la distribution sociale des pratiques sportives est étudiée grâce aux enquêtes nationales à partir des années 1970, et si celle-ci est théorisée, il faut souligner que les « variables » sexe et origine sociale sont prises en compte de manière disjointe. Le « croisement » des deux appartenances est rare. Analysant cette distribution sociale, ce sont d'abord des sociologues qui interrogent ces relations et posent la question des inégalités inter et intra sexes à partir des années 1970³. Les travaux sur les usages sociaux du corps de Luc Boltanski⁴, ces « cultures somatiques », dont il montre qu'elles se distinguent selon les sexes et surtout selon les usages professionnels des corps, représentent des apports décisifs sur ces questions. Pour sa part, Christine Delphy souligne les biais méthodologiques dans les études de stratification sociale, aboutissant à des résultats faussés et androcentrés⁵.
- 5 La diversité de la sportivité des femmes selon leurs origines sociales présente donc plus de lacunes que de connaissances dès lors que l'on veut la repérer aux débuts du sport moderne et au fil du XX^e siècle. D'autant que la majorité des documents et analyses ne considèrent pas les femmes comme un ensemble lui-même divisé et hiérarchisé. Certaines « femmes de sport » sont visibles, elles ont laissé des traces et des noms.

Ainsi, des mondaines et des aristocrates, des pionnières, des championnes, quelques dirigeantes. Helen Lenskyj souligne que les travaux s'intéressant à la place des femmes dans le sport consistent souvent en biographies de femmes qui se sont distinguées ; retraçant ces histoires, « ces ouvrages individualisent le vécu, ils insistent sur leurs efforts exceptionnels, simplifient ou oublient le contexte social et les effets différents de la classe sociale »⁶. La grande masse des femmes, qu'elles fassent ou non quelque activité physique, demeure en revanche assez invisible. Ainsi les femmes ouvrières et les paysannes (jusqu'à la Seconde Guerre mondiale la France laborieuse est très majoritairement rurale et ouvrière), les employées, bref, les femmes « ordinaires » ; d'elles on sait peu, à la mesure probable de leur absence dans les pratiques physiques⁷.

- 6 Enfin, il faut rappeler que les effets de la position sociale impliquent de considérer l'accumulation des tâches laborieuses dévolues aux femmes, les ressources disponibles (en argent et en temps), les aides éventuelles. Mais ils ne s'y réduisent pas, tant il faut compter avec les usages sociaux des temps et des corps et avec la socialisation féminine. Depuis le XIX^e siècle, la grande majorité des femmes ne sont pas élevées pour une vie de plaisir ; il n'y a pas beaucoup de place pour le loisir, *a fortiori* sportif, dans leur histoire.

Un loisir d'aristocrates et de mondaines

- 7 Quand on cherche le lien entre femme et sport au XIX^e siècle, on rencontre le livre du baron de Vaux (1885) restituant des portraits de celles qu'il nomme « femmes de sport ». 24 femmes sur les 26 qu'il évoque portent des noms à particule ou des titres. Ces femmes en réalité ne font pas du sport ; elles s'adonnent à des loisirs qui sont des passe-temps de la femme « oisive » et des fortunés, pratiques intégratives de classe, plus qu'activités sportives à proprement parler. Elles font du lawn tennis, du golf, de la voile ou plutôt du yachting, de l'aérostation. Ces activités auxquelles s'ajoutent équitation, chasse, escrime, tir, canotage, excursions et ascensions, puis automobile sont d'ailleurs celles qu'on mentionne dans la revue *La femme française* entre 1902 et 1904, journal qui s'adresse « aux Françaises de race »⁸.
- 8 Les « tennisseuses » apparaissent en Angleterre dans les années 1870 ; comme le golf, le tennis entre en France par la villégiature aristocrate qui fréquente principalement les stations balnéaires de la Côte d'Azur et de la Manche. Plus tard la « Belle époque » fait « une place de choix au tennis, c'est une distraction mondaine plus qu'un jeu sportif »⁹. Deux activités justement considérées comme des « jeux sportifs » par Émile André en 1907, parlant de « complément indispensable de l'éducation mondaine » se pratiquant dans des « cercles »¹⁰. Les « fines raquettes » et les joueuses de golf dont il dresse les listes nominatives sont quasiment toutes des comtesses, vicomtesses, marquises... Les activités de chasse (à tir et à courre), de tir au pistolet et à l'arc et l'escrime appartiennent à ce qu'Émile André nomme « sports de luxe ». Ces tireuses portent, en France comme en Angleterre, très majoritairement des noms à particule. Quant à l'équitation, « si l'on tentait d'établir la longue liste des principales amazones de tous pays, il faudrait mettre en tête toutes les souveraines, toutes les princesses des maisons impériales et royales : on ne les imagine pas ne sachant pas monter à cheval »¹¹. La bicyclette « au Bois » (de Boulogne), la pêche à la ligne même, le « jeu de volant » (devenu badminton en 1872), le ping-pong furent aussi des activités « à la mode », « de salon » et des « passe-temps mondains »¹².
- 9 Aux débuts du « sport » moderne, les femmes sont donc exceptionnelles dans tous les sens du terme. Impossible en tout cas d'entreprendre un état des lieux statistique sur la

pratique de ces activités car « jusqu'en 1914, le sport est traité principalement par la presse, locale, nationale, les revues mondaines... »¹³. Avant le Second Empire il existe quelque vingt aéronautes professionnelles, « position acquise par leur époux et père ; ayant d'abord volé avec eux elles ne sont pas situées socialement »¹⁴. Dans ces milieux et pour ces activités peu communes et où l'on encadre les femmes, la fille et la compagne accompagnent en effet. En voile hauturière au milieu du XIX^e siècle, ce sont des épouses et filles de riches propriétaires de yacht (et « des femmes des marins honfleurais ») qui font une course « de dames »¹⁵. Au Club Alpin Français, dans le dernier quart du XIX^e siècle, les femmes sont majoritairement *femmes ou filles de* : leurs époux et pères par lesquels elles viennent à cet « excursionnisme modéré » appartiennent pour la moitié d'entre elles à la bourgeoisie intellectuelle (avocats, notaires, professions libérales, artistes et savants) pour un tiers à la bourgeoisie de la finance, du commerce et de l'industrie¹⁶. Cécile Ottogalli relève par ailleurs que l'histoire retint Henriette d'Angeville comme pionnière sur le Mont Blanc (en 1838) alors que trente ans auparavant une jeune servante de Chamonix, Marie Paradis, l'avait déjà gravi...

- 10 Passe-temps de femmes oisives ou fortunées, ces activités s'accommodent d'autant mieux de leur position qu'elles « ne nuisent pas à la grâce féminine » ainsi que le note Émile André à propos du tennis¹⁷. La *tenue* attendue des femmes, à tous les sens du terme, importe ici. Si ces « femmes de sport » sont extrêmement visibles dans les rubriques mondaines des journaux c'est aussi que leurs activités leur permettent de rivaliser d'élégance. On y trouve l'occasion de montrer son costume, geste ostentatoire d'une pratique de classe plus que d'une pratique sportive. La bourgeoise « potiche » du XIX^e est en représentation permanente ; elle est, ainsi que l'a analysé Philippe Perrot, dans « l'improductivité spectaculaire ». « Vitrine » de la puissance sociale de son époux, la femme est prise dans son « carcan vestimentaire », la jeune fille éduquée « au maintien ». « Inaction et taille prise vont de pair ; labeur et taille libre aussi »¹⁸. Les costumes « sportifs » sont d'autant plus compatibles avec cette tenue qu'ils ne se distinguent guère de ceux portés en ville : sur le corset, jupe longue, chemise ou corsage à manches longues et souvent bouffantes, cheveux ramassés sous le chapeau voire la voilette. Et si la bicyclette de promenade choque et représente pour beaucoup une « émancipation », c'est parce que des femmes osent y porter le bloomer (nom de son inventrice), autrement dit la culotte. En équitation les femmes montent en amazone. Celles « qui montent à califourchon sont des écuyères de cirque et de music hall »¹⁹, des femmes « vulgaires » à n'en pas douter, comme les lutteuses et haltérophiles qui se produisent dans des exhibitions de foire ou de cabarets et qui à ce titre ne peuvent être que dépréciées ; elles ne font pas « du sport ». Certaines « femmes de sport » pourront être dites « excentriques », extravagance légitimée par leur fonction ou leur statut, telles ces femmes déjà marginalisées, musiciennes, comédiennes, exploratrices voire demi-mondaines qui alimentent les rubriques de la presse de leurs « frasques aéronautiques »²⁰ ou celles dont on admet qu'elles puissent l'être par leur condition, comme l'a suggéré Jacques Thibault : « pour que cette excentricité soit admise, il faut que leur position ou leur fortune les place en dehors des contingences communes »²¹.
- 11 Ainsi que le montre Alain Corbin, l'histoire des loisirs doit prendre en compte les usages sociaux des temps. Au milieu du XIX^e siècle, se développe le loisir cultivé des élites, donné comme nécessaire : « il faut du loisir pour faire un homme et une femme

complets »²². C'est précisément une élite (l'aristocratie, les rentiers riches puis les bourgeois) qui pratique, à partir du XIX^e siècle, la villégiature l'amenant sur les lieux de loisirs sportifs : elle se déplace dans les stations balnéaires au nord de la France, à Biarritz sous le Second Empire, et dans les villes d'eau « qui deviennent des lieux luxueux de distinction et où, hors le soin par l'air et l'eau, on agrément sa journée »²³. Dans la période « la plus fastueuse » de Vichy-ville d'eau (1875-1914), les femmes se montrent, spectatrices aux courses par exemple, puis vont très vite pratiquer le golf, le tennis, la bicyclette, l'automobile. Ces « femmes du monde » sportives deviennent même une figure publicitaire pour la station, vantant/vendant du « spectacle à sensation »²⁴.

- 12 Au même moment, la paysanne et l'ouvrière sont enfermées dans le travail productif. Plus de 50 % des six millions de femmes actives en France à la fin du XIX^e siècle sont dans le secteur de l'agriculture, 15 à 18 % sont « patronnes », 16 à 20 % ouvrières, 10 à 12 % domestiques. Moins de 5 % sont employées et on n'en repère pas parmi les professions libérales²⁵. C'est après le tournant du siècle qu'elles migrent des emplois domestiques vers les métiers en col blanc (dactylographe en particulier)²⁶. Le niveau des salaires est très bas, les journées de travail sont longues, dix heures est la norme. Le cours temps de non-travail des ouvriers et des paysans est un temps de repos pouvant être « consacré à l'accomplissement du devoir rituel : religion, fête, jeux et restauration de la force de travail sont étroitement liés »²⁷. Mais « les normes de la société rurale valorisent le travail incessant des femmes, elles s'opposent au temps libre féminin : tout loisir est signe de coquetterie, de négligence du ménage ; pour elles les rencontres et sociabilités se font dans les marchés et au lavoir »²⁸. Les sociétés sportives se diffusent peu dans le monde rural jusqu'à la Grande Guerre ; mais les boules, la chasse, le tir, des jeux traditionnels et, après guerre, le football et le rugby sont des activités d'hommes. Quant aux ouvrières, leur condition est dure, elles sont absorbées par le travail domestique et les enfants. Comment toutes ces femmes, les plus nombreuses, trouveraient-elles le temps et le désir d'un loisir physique ou sportif ?

L'apparition des sportives, une minorité cultivée

- 13 En octobre 1903, a lieu un événement qui sera ultérieurement considéré comme discréditant pour « la cause des femmes sportives » : la « Course des Midinettes ». Relayée par la presse, unanimement désavouée et sans suite, cette course s'inscrit pourtant dans le contexte de nombreuses courses de ville et de corporations masculines²⁹. Sont rassemblées ici 2 500 « petites fourmis travailleuses »³⁰, ouvrières et petites mains des ateliers et magasins. La gagnante est une modiste, la seconde une couturière. Ce seul événement montre que des femmes modestes, à défaut de faire du sport, aimeraient peut-être avoir une activité physique, elles se sont entraînées après le travail, souvent avec des hommes comme conseillers. La période 1870-1914 est celle où se constitue « l'essentiel du mouvement sportif associatif »³¹ ; mais il ne concerne pas la masse pour les hommes, pour les femmes encore moins. Ainsi que l'a noté Pierre Arnaud, « les femmes de sport du XIX^e siècle ne sont pas à l'origine du sport féminin, n'ayant pas cherché à l'autonomiser ni à le populariser »³². Les premières sociétés sportives de jeunes filles et de femmes, telles *Les enfants du Havre* (1900) ou *l'Ondine* à Lyon (1906, natation) se créent au début du XX^e siècle. Certes on peut y trouver « des jeunes femmes de milieux modestes », mais ces sociétés sont patronnées par des femmes de notables, (dans un contexte de contrôle de la jeunesse) ; malgré la devise de *l'Ondine*, « l'émancipation féminine », cette société ne compte que 90 adhérentes en

1908³³. D'autres sociétés pour la gymnastique, la natation, ou la danse se créent, à Paris en particulier, telles *Fémia sport* (1912), *En Avant* (1916), *Académia* (1915) dans lesquelles les femmes font aussi de l'athlétisme, du cross, du hockey, puis du football... D'après un journaliste, certaines de ces associations sont constituées d'une population « mélangée de petite bourgeoisie et d'éléments démocratiques : employées, dactylographes... elles pratiquent des activités individuelles et compétitives dans des tenues qui oublient progressivement les attributs proprement féminins du costume »³⁴.

- 14 Au début du xx^e siècle, la majorité des Françaises n'a pas d'activité physique, sportive encore moins. Les sportives « se comptent » et se recrutent toujours majoritairement dans la noblesse et la bourgeoisie. Telles les conductrices d'automobile : en 1907, soixante femmes ont « réussi l'examen du droit de conduire », ce sont des aristocrates et des artistes, parmi elles la célèbre Duchesse d'Uzès³⁵. Le « Cercle d'escrime des Dames » est fréquenté par des comédiennes, artistes et surtout des filles de maîtres d'armes, des femmes cultivées. En 1911, les chasseresses sont 235 pour 600 000 chasseurs ; « parmi les femmes, les titres aristocratiques dominent »³⁶, et avant 1914 une « vogue de la boxe » concerne des « épouses de magistrats, de médecins, d'artistes »³⁷.
- 15 La Grande Guerre est souvent vue comme un événement déterminant pour les femmes, engageant une rupture dans leur condition. Nombre d'hommes ayant disparu, beaucoup se trouvent dans l'obligation ou le souhait de gagner leur vie. Pour Françoise Thébaud, « les guerres ont plutôt un caractère profondément conservateur en matière de rapports entre les sexes »³⁸. Cela vaut pour celle de 1914-1918 ; la « mobilisation des femmes » dans de nombreux secteurs professionnels « provoque la crainte de [leur] masculinisation ». Dès 1918 explique l'auteure, beaucoup de femmes qui ont (pour certaines) amorcé une véritable autonomisation sont licenciées et connaissent le « retour de bâton » des politiques natalistes et familiales. Les femmes n'obtiennent pas le droit de vote à ce moment. Quant à « la Garçonne » elle est certes le personnage d'un roman à scandale (1922) et une figure de magazines, mais elle est, selon Anne Marie Sohn, bien éloignée de la vie de la majorité des femmes : dans les années 1920 et 1930, « la femme demeure aliénée par les tâches domestiques, confinée au foyer »³⁹.
- 16 Au début du xx^e siècle, les ouvriers ont obtenu des temps de repos. Mais la conquête de ce nouveau « temps de vivre » semble ignorer la paysannerie : « la massification du divertissement n'empêche pas les ségrégations sociales et géographiques »⁴⁰. En 1921 comme en 1911, la France compte plus de 7 millions de femmes au travail. Après la Grande Guerre plus des deux tiers des femmes actives sont donc dans le travail agricole et ouvrier (28 % des actives sont des ouvrières). Très peu de femmes ont des professions demandant des scolarités longues. Quasi inexistantes en 1900, les étudiantes sont quelques milliers dans les années 1920 : en médecine, en droit, en lettres, elles représentent 5 % de l'ensemble. Durant l'entre-deux-guerres, 3 à 5 % des femmes d'une classe d'âge obtiendront le bac pour 10% des hommes⁴¹.
- 17 Selon une représentation dominante, les années 1920 sont celles de « l'engouement pour le sport » par les femmes : leurs activités et compétitions sont organisées au sein de fédérations, les compétitions d'athlétisme et de sports collectifs comme le football s'internationalisent, elles créent et participent à des jeux mondiaux féminins, la presse sportive les mentionne. Alice Milliat, comptable et compétitrice en aviron, veut développer le sport pour LES femmes. Elle exhorte les membres de sa fédération à faire une « propagande utile en allant en province faire la guerre aux préjugés ». Un tiers de

ses effectifs sont en région parisienne⁴². Cette même année et après les premiers jeux dits « olympiques » féminins qui se tiennent à Paris, elle écrit : « nous avons conscience d'avoir travaillé au mieux être de la femme, à quelque classe sociale qu'elle appartienne »⁴³.

- 18 Mais de même que les historiennes de la guerre ont contesté la thèse de l'émancipation, la représentation dominante de la femme devenant sportive mérite d'être nuancée. D'une part, les sportives des sections féminines, *a fortiori* les compétitrices, ne se recrutent pas dans la totalité de l'espace social et sont peu nombreuses. Aux Jeux olympiques de 1928, exemplaires car pour la première fois les femmes concourent en athlétisme, elles sont 290 (6 % des athlètes présents), dont 33 Françaises (pour la natation, l'escrime, le plongeon, la gymnastique et l'athlétisme). La natation justement est fort peu répandue en France. La doctoresse Houdré, membre du club *Fémina sport* dans les années 1920, note que « la natation devrait faire partie de l'éducation de tous les enfants » mais que la France est très mal équipée en piscines ; beaucoup nagent dans les ports, dans les fleuves (comme à Paris) ce qui est inconfortable et surtout malsain⁴⁴. Les filles ne font pas de sport dans les écoles, au mieux de la gymnastique ; mais les institutrices ne l'enseignent pas⁴⁵. Quant aux jeunes femmes fréquentant les clubs féminins, elles sont dans ces années 1920, étudiantes (un tiers à *Fémina sport*) ; certaines des championnes sont des docteurs en médecine, des ingénieures, une licenciée en philosophie⁴⁶... En 1920, environ 5 000 femmes feraient de l'athlétisme en France, des jeunes filles, des femmes mariées. La grande majorité des meilleures athlètes sont des femmes « émancipées » : institutrice, professeur de culture physique, comptable..., elles appartiennent pour beaucoup à *Fémina sport*. Dans cette société, comme dans les autres clubs (*Academia*, *AS Monaco*...), la plupart des athlètes sont de jeunes étudiantes ou des femmes diplômées. On compte aussi des secrétaires, vendeuses, commerçantes, dactylos, mais elles sont minoritaires⁴⁷. Le football commence aussi avec les équipes de *Fémina sport* en 1917. Ce sont d'ailleurs souvent les mêmes femmes qui pratiquent ces différents sports. En 1923, une quarantaine d'équipes féminines se sont mises au football ; elles sont principalement des femmes actives, employées de bureau, vendeuses, couturières, bref des jeunes femmes de « milieux modestes », à l'instar des « Cadettes de Gascogne » jouant à la barette, souvent postières.
- 19 D'autre part, le tournant des années 1930 aura raison de la barette et du football des femmes ; toutes ces sportives et leurs sociétés sont confrontées à des campagnes contre la compétition féminine ; les équipes manquent de moyens et disparaissent progressivement⁴⁸. Une enquête réalisée en 1930 pour *l'Écho sportif du travail* relève qu'une « grosse majorité des sportives affiliées aux fédérations féminines sont des travailleuses : des employées de bureau, des cousinettes, des vendeuses qui sont exploitées [...] mais qui malheureusement sont accaparées dans le mouvement sportif de la bourgeoisie qui fait tout pour détruire en elles leur conscience de classe »⁴⁹. Au début de ces années 1930, le chômage touche d'abord les femmes : c'est elles qu'on licencie dans un contexte d'hostilité générale contre le travail des femmes⁵⁰. De fait depuis le début des années 1920, le sport ouvrier naissant considère comme « mouvement sportif bourgeois » les fédérations féminines. La Fédération Sportive du Travail (FST) annonce dans son acte fondateur de 1923 un principe de mixité (contrairement au « sport bourgeois » qui sépare hommes et femmes) ; mais si l'activité physique des femmes est pensée, c'est dans une perspective militante, utilitaire. Ainsi que le souligne Marianne Amar, la FST ne prône pas la liberté ou le plaisir pour les femmes, elle ne milite pas pour un sport « émancipateur », mais s'intéresse à la femme

« combattante », la lutte politique est « supérieure »⁵¹. En ce début des années 1920, il y aurait 25 000 actifs dans le sport ouvrier dont 1 500 femmes. Il y aurait par ailleurs 25 000 femmes dans les « grandes fédérations » de sport féminin ; autrement dit, conclut Marianne Amar, « les sportives rouges ne représenteraient que 6 % des sportives françaises ». Dans les sociétés sportives ouvrières, les femmes ne comptent que pour 4 % des effectifs, au mieux.

- 20 Enfin, là comme ailleurs, les discours sur la tenue des sportives et les finalités de l'activité ne sont pas nouveaux : les femmes ne devraient faire que ce qui « convient à leur construction physiologique », « la grâce est leur apanage ». Certains veulent « diffuser le sport dans les masses ouvrières », mais semblent incapables de novation – à la FST, on est contre le football et la lutte par exemple et pour un sport « atté-nué » –, les autres considèrent que le sport doit être « une préparation physique au service de la révolution »⁵². En 1931, la FST reconnaît qu'il n'y a pas eu de recrutement de masse pour les femmes (ce qui n'est pas le cas en URSS, en Grande-Bretagne ou en Allemagne où les femmes représentent 15 à 18 % des membres des organisations ouvrières). Par la suite, la FSGT, apparue en 1934⁵³, prône un « sport pour tous ». On va alors « glisser de l'ouvrière à LA femme ». Les principes affirmés ici sont égalitaires ; le sport « peut aider LA femme à s'émanciper » avec toutefois des réserves : rester belle, préserver l'importance de la famille⁵⁴.
- 21 La conception utilitaire du sport pour favoriser la maternité et l'exigence de grâce et de beauté forment un consensus social et politique durant toute la première moitié du xx^e siècle au moins. Les discours comme les activités se sont souvent adressés à cette femme unique qui n'est pas située dans sa condition sociale : la mère. Tout en pensant s'adresser à toutes ; mais il faut bien admettre que le sport ne s'est pas réellement popularisé parmi les femmes. Cette visée d'un sport pour toutes est restée une intention pour beaucoup, dont Alice Milliat et des dirigeants du sport ouvrier, mais aussi un vœu pieux. Il n'y a pas de pratique sportive massivement répandue parmi les femmes. De plus, le noyau dur des sportives, *a fortiori* compétitrices, est, au milieu du xx^e siècle, encore principalement le fait de femmes instruites et actives. Marie-Thérèse Eyquem (féministe et socialiste, dirigeante dans le sport, féminin entre autres) formule en 1944 ce même vœu d'une activité physique socialement partagée. Évoquant la culture physique elle écrit : « elle est cette éducation physique en chambre qu'affectionnent non seulement les mondaines qui souhaitent conserver leur sveltesse, diminuer leurs tissus adipeux et développer leur poitrine, mais aussi toutes celles qui n'ont ni le temps ni la possibilité de se rendre sur un terrain de sport pour se livrer aux joies de l'éducation physique naturelle et il faut avouer qu'il s'agit de la majeure partie des femmes »⁵⁵. Et elle recommande, « qu'on soit travailleuse manuelle ou intellectuelle, qu'on soit habituée au farniente ou très occupée, l'activité indispensable à toute femme qui veut se mieux porter, garder l'élasticité musculaire augmenter son tonus... avoir des maternités faciles... »⁵⁶. Pour la femme rurale, « des exercices correctifs pour compenser l'effet déformateur des travaux agricoles ». De l'activité physique pour toutes, ce serait même « un devoir au-delà du plaisir que certaines ont pu y trouver »⁵⁷.

Massification du sport et persistance des inégalités

- 22 Pour pratiquer une activité physique ou sportive il faut avoir du temps libéré de toutes les formes de travail. Les salariés ont obtenu deux semaines de congés payés en 1936, en été. Mais tous les autres, agriculteurs, personnels de service, employés de commerce et

travailleurs indépendants ? « Contrairement à la légende rose du Front Populaire seule une minorité a quitté son domicile »⁵⁸. En 1961, 40 % des Français partent en vacances, aujourd'hui moins des deux tiers, ceux qui ont les revenus les plus bas quittant le moins leur domicile.

- 23 Les années 1960 sont le moment d'une émergence du temps de loisir c'est-à-dire d'un temps qui n'est plus consacré seulement à la reconstitution de ses forces ; c'est la question « du temps pour soi » qui est posée. « La reconnaissance de ce type de temps apparaît après la Seconde Guerre, la rupture étant probablement plus nette pour la moitié féminine de la population »⁵⁹. Dans ce « temps pour soi », le jardinage, assimilé à un loisir, rencontre un forte « adhésion populaire », il est « un lieu de détente ». L'ouvrier et « les petites gens [...] se doivent d'utiliser ces loisirs pour le plus grand bien du foyer »⁶⁰. Les femmes quant à elles cousent, brodent, tricotent pour ce même bien commun.
- 24 Aujourd'hui, l'idée domine que la démocratisation des loisirs et du sport est un corollaire de leur massification. Les années 1960, période observée comme celle de « la civilisation du loisir », signent en effet la diffusion d'une « culture de masse » (ou plus exactement une « industrialisation » des biens culturels). L'équipement des ménages en biens domestiques et culturels (voiture, disques, radio, téléphone, presse spécialisée et surtout télévision) réduit indéniablement les distances sociales en même temps que les distances géographiques. Simultanément, la scolarisation devient plus longue et plus étendue socialement, la structure de la population active, masculine et féminine, change. Autant d'éléments forgeant la représentation d'une société devenue égalitaire. Les « événements » de 1968 et le féminisme des années suivantes la renforcent. Pourtant, nulle revendication pour le sport des femmes, ni dans le champ du sport ou de l'éducation physique, ni dans celui des mouvements féministes et de la recherche.
- 25 Le nombre des femmes actives et leur taux d'activité est au plus bas à l'aube des années 1960. La grande majorité des femmes actives travaille dans les professions d'employées, de services et de commerce, dans l'administration et les services publics. La classe d'âge des femmes qui ont 20 ans en 1970 sont pour 28 % d'entre elles bachelières (30% des hommes). En 1967, la première enquête nationale sur les loisirs des Français avance que 22% des femmes se sont déclarées comme sportives, régulières ou occasionnelles⁶¹. On observe de très grands écarts dans les taux de pratique en fonction des diplômes et des professions, mais ces données croisent rarement l'appartenance de sexe. Durant les années 1970, alors que les enquêtes et sondages sur le sport se multiplient, on admet que les sports sont attachés à des classes sociales : le ski, le tennis, le golf sont dits sports « riches » ou « snobs », propres aux membres des classes supérieures ; le football comme le cyclisme sont dits « populaires »⁶². Il est vrai qu'à l'époque, comme encore souvent aujourd'hui, les effets de la position sociale sont pensés en termes économiques. Dans les discours officiels, le sport demeure plus que jamais déclaré comme « lieu de brassage social ». L'enquête sur les femmes et le sport, demandée par Françoise Giroud, montre qu'en 1975, 38 % des femmes se déclarant comme pratiquantes appartiennent à la catégorie des cadres supérieurs et professions libérales, 9 % à la catégorie des ouvrières. Ces dernières sont donc particulièrement sous-représentées parmi les pratiquantes. Ces inégalités entre les femmes s'agissant de l'entretien du corps ou d'une pratique sportive, bien plus accentué entre elles qu'entre les hommes, est une tendance lourde qui persiste.

- 26 L'engagement dans l'athlétisme de compétition en fournit un exemple : entre 1945 et 1958 les classes dominantes fournissent un tiers de l'élite athlétique féminine, un sixième chez les hommes. À la fin des « Trente Glorieuses », les athlètes femmes sont majoritairement de la classe moyenne ; 90% des sont étudiantes (9 sur 10 en éducation physique et sportive), ce qui n'est pas du tout le cas des hommes, actifs pour presque les deux tiers d'entre eux. Les femmes ont, le plus fréquemment, une « hérédité sportive paternelle », et la ville de Paris produit la plus grande part de cette élite, y compris féminine⁶³. Dans un tout autre domaine, qui ne sollicite ni dispositions sportives préalables, ni coût, une sélection s'opère aussi : au début des années 1970, les femmes faisant de la Gymnastique Volontaire appartiennent à la classe moyenne ou supérieure. Au cours des années 1970-1980 se développent des pratiques « de forme » privatisées (au domicile et dans des salles). Celles qu'on nomme les « nouvelles femmes », empruntant nombre de leurs attributs aux hommes, à commencer par le muscle tonique, sont le plus souvent cadres, membres des professions libérales, de l'immobilier, du médical, et des professions intellectuelles. Les hommes se prêtent à leur tour à ce travail des apparences et de la forme, à une esthétique au masculin. Mais ces « échanges des attributs » concernent de jeunes adultes urbains, du tertiaire et de l'encadrement, au capital scolaire élevé. Ce « brouillage des repères » et ces nouveaux canons de la beauté ne touchent pas toutes les femmes : celles de la classe moyenne sont les plus soumises à l'injonction du devoir d'entretien et d'esthétisation du corps⁶⁴.
- 27 Les données nationales examinées depuis une trentaine d'années montrent que l'accroissement de la pratique physique et sportive en France doit beaucoup à la venue des femmes. Cette augmentation quantitative tient aussi à une diversification des formes, lieux et finalités de pratique. Mais elle n'a pas pour corollaire une pénétration dans tout l'espace social pas plus qu'une indifférenciation des activités. L'enquête nationale de 1987 a montré des écarts très conséquents entre, d'une part, les femmes cadres et membres des professions intellectuelles supérieures, (9 % d'entre elles déclaraient n'avoir aucune pratique) et, d'autre part, les ouvrières et les agricultrices pour qui ces taux étaient respectivement de 43 % et de 51 %⁶⁵. Dans l'enquête réalisée en 2000, l'absence totale de pratique concerne encore 44 % des agricultrices et 27 % des ouvrières pour 4 % seulement des femmes cadres et membres des professions intellectuelles supérieures⁶⁶. La structure sociale des non-pratiquants comparée à celle des pratiquants éclaire sur les inégalités intrasexes et intersexes. En 2000, 74 % des non-pratiquantes sont employées ou ouvrières. Par ailleurs, 31 % des pratiquantes appartiennent aux catégories des cadres et professions intellectuelles supérieures et des professions intermédiaires, elles ne comptent que pour 14 % des non-pratiquantes. Chez les hommes, la structure des non-pratiquants est moins focalisée dans les milieux populaires, d'autant que les hommes actifs ne sont pas concentrés dans quelques catégories d'emplois, contrairement aux femmes (50 % des actives sont des employées). Dans tous les cas, les écarts se sont davantage atténués parmi les hommes que parmi les femmes depuis 1987. La distance entre les femmes cadres ou travaillant dans le tertiaire et les ouvrières et agricultrices, ayant souvent connu des scolarités courtes, est toujours considérable à l'aube du XXI^e siècle. Les inégalités entre femmes et hommes peu dotés en capital culturel, scolaire et économique demeurent réelles : les hommes ont toujours plus de probabilité de pratiquer une activité sportive que les femmes, le sport étant une culture commune pour eux.

- 28 On met souvent en avant des obstacles spécifiques pour les femmes. La situation familiale, les enfants, les coûts ou encore l'éloignement des équipements appartiennent à cet ensemble de « raisons » invoquées résistant mal à l'objectivation. En revanche, l'activité professionnelle et le niveau d'études demeurent particulièrement discriminants parmi les femmes. Il faut bien admettre que la « nécessité » de l'entretien du corps par la pratique physique n'est toujours pas également partagée au sein de la population féminine à ce jour : les agricultrices, les femmes ouvrières et les immigrantes demeurent toujours très peu impliquées. La question du temps libre des femmes n'est pas anecdotique ; mais la question centrale qui demeure est celle du temps personnel qu'on s'autorise à prendre. Les engagements comptent en effet davantage que le temps dont on dispose : l'absence d'intérêt pour une pratique physique est d'autant plus probable que les femmes investissent prioritairement l'espace domestique et la famille. Ne pas avoir/trouver de temps apparaît alors comme une conséquence, non comme une cause⁶⁷.
- 29 D'autres différences, les plus visibles et durables, concernent les disciplines sportives choisies. La sexuation des activités est un processus structurant l'histoire du sport. Elle demeure effective aujourd'hui alors que les interdictions réglementaires sont levées. Les sports de combat rapproché, les sports collectifs de grand terrain, les sports motorisés, de pleine nature et de glisse demeurent très majoritairement masculins, quand les danses, les gymnastiques ou encore l'équitation sont toujours, voire de plus en plus, des activités « de femmes ». Certaines transgressent cet ordre des catégories de sexe : les haltérophiles, boxeuses, footballeuses pratiquent dans des cadres structurés et sont reconnues institutionnellement. Mais les footballeuses représentent toutefois à peine 2 % des licenciés du football en France. Initiées très souvent par leurs pères et leurs frères, ces pratiquantes de sports de tradition masculine se recrutent dans les milieux sociaux – populaires – où ces sports sont développés⁶⁸. D'autres femmes sont aussi sur des « territoires » masculins, elles pratiquent la voile hauturière, l'alpinisme ou encore des sports avec engins à moteurs, motocyclisme, automobile. Elles sont d'origine sociale aisée et peu nombreuses.
- 30 Comment expliquer cette sexuation persistante, alors que dorénavant « elles peuvent tout faire » ? On a montré le rapport d'homologie avec la division sexuelle du travail professionnel et domestique. Si peu de femmes choisissent ces sports de tradition masculine, c'est aussi qu'ils ne s'accordent pas avec les catégorisations spontanées à partir desquelles hommes et femmes jugent ce qui convient ou non à une femme. L'assignation au masculin de certains sports et métiers, tenace à l'échelle de l'histoire, devient intelligible en considérant les aptitudes physiques requises, les rapports au corps et aux engins qui s'y mettent en jeu, leurs caractéristiques techniques et spatiales. Montrer ou exercer sa force, se livrer à un combat, porter ou recevoir des coups, les armes, les grands espaces, le pilotage d'engins lourds, la prise de risques corporels sont autant d'attributs concrets ou symboliques donnés comme incompatibles avec la féminité, que les femmes semblent ne pas pouvoir faire leurs. Mais pour être sur des terrains masculins, toutes ne dérogent pas pareillement : certaines sont médiatisées et bénéficient d'une bonne acceptation sociale. Femmes souvent cultivées et pratiquant dans des espaces mixtes, les libéristes (vol libre, parapente), navigatrices ou pilotes « empruntent » aux hommes d'abord des savoirs techniques et scientifiques, du courage, des qualités intellectuelles ou morales. Quant aux autres, elles s'exposent sur le terrain de la force ou du combat, dans l'opposition

symboliquement guerrière du football et du rugby. D'ailleurs les terrains et moments de pratiques sont aussi séparés qu'ils sont sexués. Elles sont pour leur part dans des modes d'engagement et des usages du corps où se construit un autre ordre de la masculinité. Plus celle-ci se joue sur le terrain de la force, du combat et de l'affrontement, du « physique », autrement dit des attributs valorisés dans la construction populaire de la virilité, plus affirmées sont, à ce jour encore, les résistances à la venue des femmes. Ces sportives créent davantage de désordre dans les identités et les rapports entre les sexes⁶⁹.

- 31 L'accès différentiel et très inégalitaire des femmes à une pratique physique ou sportive a partie liée avec toutes les autres pratiques sociales, de même qu'il est partie prenante des rapports sociaux de sexe qui se construisent d'abord en dehors du sport et avant l'âge adulte. Entre 11 et 18 ans, un peu plus d'une fille sur deux pratique régulièrement une activité physique ou sportive en dehors du cadre scolaire, alors que c'est le cas de trois garçons sur quatre en 2001. L'écart se creuse vers 15 ans, en défaveur des filles. À la fin du lycée, vers 17-18 ans, moins d'une fille sur trois pratique encore pour 60 % des garçons.
- 32 Tous les constats montrent aussi la persistance chez les jeunes d'une inégalité sociale dans le sport : parmi les enfants de cadres supérieurs, 77 % des garçons et 62 % des filles pratiquent, c'est le cas de 70 % des garçons et 41 % des filles parmi les ouvriers. La probabilité et l'intensité de la pratique sont d'autant plus élevées que les parents ont un haut niveau d'étude ; cette différence est particulièrement sensible pour les filles surtout lorsque la mère est diplômée. Les trois quarts des filles dont les parents n'ont aucun diplôme et dont les revenus sont inférieurs à 1 000 euros ne font pas de sport. En lycée professionnel, 40 % des filles pratiquent pour 63 % d'entre elles en lycée général (pour les garçons, les taux sont respectivement 71 % et 81 %)⁷⁰. La non sportivité, particulièrement fréquente parmi les filles de milieux démunis n'est donc pas résiduelle chez les jeunes. Les garçons demeurent plus impliqués dans les sports que les filles, d'autant que ces activités participent de leurs sociabilités de rue et qu'ils sont toujours majoritairement encouragés à construire leur ethos viril dans les espaces sportifs en particulier, souvent homosexuels⁷¹. Les adolescentes d'aujourd'hui ont certainement des modes de vie qui les distinguent de ceux de leurs mères et grand-mères. A-t-on pour autant affaire à de véritables changements intergénérationnels ? À ce jour, en tout cas, changement ne signifie pas indifférenciation des pratiques et encore moins disparition des inégalités.

BIBLIOGRAPHIE

AMAR Marianne, 1994, « La sportive rouge, 1923-1939 », in Pierre Arnaud (dir), *Les origines du sport ouvrier en Europe*, Paris, L'Harmattan, p. 167-191.

ANDRÉ Émile, 1907, *L'éducation physique et sportive des jeunes filles*, Paris, Flammarion.

- ARNAUD Pierre (dir), 1987, *Les athlètes de la république. Gymnastique, sport et idéologie républicaine, 1870/1914*, Toulouse, Éditions Privat.
- ARNAUD Pierre, 1996, « Le genre ou le sexe ? sport et changement social, XIX^e-XX^e siècle », in Pierre Arnaud Thierry Terret (ed.), *Histoire du sport féminin*, tome 2 sport masculin-sport féminin : éducation et société, Paris, L'Harmattan, p.147-183.
- BARD Christine, 2001, *Les femmes dans la société française au XX^e siècle*, Paris, Armand Colin.
- BOLTANSKI, Luc, 1971, « Les usages sociaux du corps », *Annales Économies, sociétés, civilisations*, p. 205-333.
- CORBIN Alain, *L'avènement des loisirs 1850-1960*, Paris, Aubier.
- CSEGO Julia, 1995, « Extension et mutation du loisir citadin, Paris XIX^e-début XX^e siècle », in Alain Corbin, *L'avènement des loisirs 1850-1960*, Paris, Aubier, p. 119-168.
- DAVISSE Annick, LOUVEAU Catherine, 1998, *Sports, école, société : la différence des sexes*, Paris, L'Harmattan.
- DELPHY Christine, 1977, « Les femmes dans les études de stratification », in Andrée Michel, *Femmes, sexisme et société*, Paris, PUF, p. 25-38.
- DUTHEIL Frédéric, 2004, « Les « femmes de sport à Vichy » ou la mise en scène d'un nouveau support publicitaire dans la station thermale (1875-1914) », *STAPS*, 66, p. 11-23.
- ERARD Carine, 2003, *La production sociale de l'élite athlétique française (1945-1972) : essai d'analyse prosopographique*, thèse pour le doctorat, Université Paris XI.
- EYQUEM Marie-Thérèse, 1944, *La femme et le sport*, Paris, Susse.
- FARCY Jean-Claude, 1995, « Le temps libre au village (1830-1930) », in Alain Corbin, *L'avènement des loisirs 1850-1960*, Paris, Aubier p. 227-274.
- HOUDRE Marie, 1928, *Ma doctoresse ; guide pratique d'hygiène et de médecine de la femme moderne*, Strasbourg, Editorial Argenton.
- INSEE 1970 *Les comportements de loisirs des Français*, Paris, INSEE, collections de l'INSEE, série M2.
- INSEP/MINISTÈRE JEUNESSE ET SPORT, 2004, *Les adolescents et le sport*.
- IRLINGER Paul, LOUVEAU Catherine, MÉTOUDI Michèle, 1987, *Les Pratiques Sportives des Français ; enquête sur les usages sportifs du temps libéré*, Paris, 2 tomes.
- LABRIDY Françoise, 1987, « Imaginaires féminins et pratiques sportives in Pierre Arnaud (dir.), *Les athlètes de la république. Gymnastique, sport et idéologie républicaine, 1870/1914*, Toulouse, Éditions Privat, p. 317-328.
- LAGET Françoise et Serge, MAZOT Jean-Paul, 1982, *Le grand livre du sport féminin*, Belleville sur Saône, FMT éditions.
- LE POGAM Yves, 1979, *Démocratisation du sport, mythe ou réalité ?* Paris, Delarge.
- LENSKYJ Helen, 1988, *Women, sport, and physical activity/ La femme, le sport et l'activité physique, recherche et bibliographie*, Canada, Minister of supply and services.
- LOUVEAU Catherine, 1981, « L'accession des femmes aux pratiques sportives », in Borhane Errais (dir.), *La femme d'aujourd'hui et le sport*, Paris, Amphora, p. 53-64.
- , 1992, Sport, la forme style de vie. *Sociologie Santé*, n° 7, Bordeaux, Maison des Sciences de l'Homme d'Aquitaine, CNRS, p. 23-38.

- , 1996, « Sport féminin, sport masculin, intérêts et apports de l'analyse couplée », in Pierre Arnaud, Thierry Terret (ed.), 1996, *Histoire du sport féminin*; tome 2, p. 257-269.
- , 2004. « Pratiquer une activité physique ou sportive : la persistance des inégalités parmi les femmes », *Recherches féministes*, Québec, Université Laval, vol 17, 1, p. 39-76.
- MENNESSON Christine, 2003, *Des femmes au monde des hommes : la construction de l'identité des femmes investies dans un sport « masculin » : analyse comparée du football, des boxes poings-pieds et de l'haltérophilie*, thèse pour le doctorat, Université Paris V.
- OTTOGALLI-MAZZACAVALLLO Cécile, 2004, *Les femmes alpinistes au Club Alpin Français (1874-1919). Un genre de compromis*, thèse pour le doctorat, Université de Savoie.
- PERROT Michelle, 1992, « Sortir », in Georges Duby, Michelle Perrot (dir.) *Une histoire des femmes*, Paris, Plon, *Le XIX^e siècle*, p.467-494.
- PERROT Philippe, 1984, *Le travail des apparences ou les transformations du corps féminin XVIII^e-XIX^e siècle*, Paris, Seuil.
- PFISTER Gertrud, 1996, « Her story in sport : towards the emancipation of women », in Pierre Arnaud, Thierry Terret (ed.), *Histoire du sport féminin*, tome 1 : histoire et identité, Paris, L'Harmattan, p. 213-228.
- PRUDHOMME-PONCET Laurence, 2003, *Histoire du football féminin au XX^e siècle*, Paris L'Harmattan.
- RAUCH André, 1995, « Les vacances et la nature revisitée 1830-1939 » in Alain Corbin, *L'avènement des loisirs 1850-1960*, Paris, Aubier p. 81-117.
- RICHEZ, Jean Claude, STRAUSS Léon, 1995, « Un temps nouveau pour les ouvriers : les congés payés (1930-1960) », in Alain Corbin, *L'avènement des loisirs 1850-1960*, Paris, Aubier p. 373-411.
- ROSOL Nathalie, 2004, « "Le sport vers le féminisme". L'engagement du milieu athlétique féminin français au temps de la FSFSF (1917-1936) », *STAPS*, 66, p. 63-78
- ROBÈNE Luc, 1996, « Vers la création d'un sport féminin : des filles de l'air aux aéronautes », in Pierre Arnaud, Thierry Terret (ed.), *Histoire du sport féminin*, tome 1, p. 165-184.
- SCHWEITZER Sylvie, 2002, *Les femmes ont toujours travaillé*, Paris, Odile Jacob.
- SCOTT Joan, 1992, « La travailleuse », in Geneviève Fraisse, Michelle Perrot (dir.) *Une histoire des femmes*, Paris, Plon, *le XIX^e siècle*, p. 419-444.
- SOHN Anne Marie, 1992, « Entre deux guerres », in Françoise Thébaud (dir.), *Une histoire des femmes*, Paris, Plon, *le XX^e siècle*, p. 91-114.
- TERRET Thierry (dir.), 2004, Éditorial, *STAPS, Activités physiques et genre* n° 66.
- , 1992, « Natation et émancipation féminine au début du siècle », in *Jeux et sports dans l'histoire*, t. 2, Paris, Ed. du CTHS, p. 269-293.
- THÉBAUD Françoise, 1992, « La Grande Guerre », in Françoise Thébaud (dir.), *Une histoire des femmes*, Paris, Plon, *le XX^e siècle*, p. 31-74.
- THIBAUT Jacques, 1987, « Les origines du sport féminin », in Pierre Arnaud (dir.), *Les athlètes de la république. Gymnastique, sport et idéologie républicaine, 1870/1914*, Toulouse, Éditions Privat, p. 331-340.
- TRAVAILLOT, Yves, 1998, *Sociologie des pratiques d'entretien du corps*. Paris, PUF.

WELZER-LANG, Daniel (dir.), 2000, *Nouvelles approches des hommes et du masculin*, Toulouse, Presses Universitaires du Mirail.

NOTES

1. Louveau 1996 ; Terret 2004.
2. Pfister 1996 : 213.
3. Louveau 1981.
4. Boltanski 1971.
5. Delphy 1977.
6. Lenskyj 1988 : 36.
7. Il faut distinguer l'accès à l'exercice physique et l'accès aux sports, ces derniers supposant une institutionnalisation et souvent de la compétition. Si les femmes vont être longtemps encouragées pour les exercices physiques hygiéniques et esthétisants, elles sont découragées de faire du sport voire empêchées de participer dans de nombreux institutions et événements.
8. Labridy 1987 : 325.
9. Laget Mazot 1982 : 188 et sq.
10. André 1907 : 79.
11. André 1907 : 189.
12. Laget Mazot 1982 : 184.
13. Arnaud 1987 : 111.
14. Robène 1996 : 169.
15. Laget Mazot 1982 : 340.
16. Ottogalli 2004.
17. André 1907 : 79.
18. Perrot 1984 : 73 et sq.
19. André 1907 : 190.
20. Robène 1996 : 173.
21. Thibault 1987 : 333.
22. Corbin 1995 : 57.
23. Rauch 1995 : 85.
24. Dutheil 2004 : 20.
25. Schweitzer 2002 : 78.
26. Scott 1992 : 424.
27. Corbin 1995 : 57.
28. Farcy 1995 : 243.
29. Louveau ; article en cours.
30. *la Vie au Grand Air*, 30 octobre 1903.
31. Arnaud 1987 : 20.
32. Arnaud 1996 : 151.
33. Terret 1992.
34. Thibault 1987 : 338.
35. André 1907 : 277.
36. Laget Mazot 1982 : 128.
37. Laget Mazot 1982 : 121.
38. Thébaud 1992 : 74.

39. Sohn 1992 : 93.
 40. Csergo 1995 : 152.
 41. Schweitzer 2002 : 246.
 42. *La femme sportive*, 1^{er} mars 1922.
 43. *Sportives*, 9 septembre 1922.
 44. Houdré 1928 : 377.
 45. Arnaud 1987 : témoignage en annexe.
 46. Houdré 1928 : 314.
 47. Rosol 2004 : 68-69.
 48. Prudhomme 2003.
 49. Amar 1994 : 181.
 50. Bard 2001 : 68.
 51. Amar 1994 : 173-174.
 52. Amar 1994 : 176.
 53. La Fédération Sportive et Gymnique du Travail naît de la fusion entre la FST (communiste) et l'USSGT (Union des Sociétés Sportives et Gymniques du Travail (socialiste)).
 54. Amar 1994 : 185.
 55. Eyquem 1944 : 246.
 56. Eyquem 1944 : 290.
 57. Eyquem 1944 : 293.
 58. Strauss 1995 : 394.
 59. Corbin 1995 : 322.
 60. Corbin 1995 : 361.
 61. Insee 1970.
 62. Le Pogam 1979.
 63. Erard 2003.
 64. Louveau 1992 ; Travaillot 1998.
 65. Irlinger, Louveau, Métoudi 1987.
 66. Louveau 2004.
 67. Louveau 2004.
 68. Prudhomme 2003 ; Mennesson 2003.
 69. DAVISSE, Louveau 1998 : 97-126 ; Mennesson 2003.
 70. INSEP/MJS 2004.
 71. Welzer-Lang 2000.
-

RÉSUMÉS

Depuis le XIX^e siècle et jusqu'à nos jours, l'expansion des activités physiques et sportives s'est accompagnée de différences et d'inégalités sociales. A fortiori parmi l'ensemble des femmes, rarement pensé comme étant un ensemble lui-même divisé et hiérarchisé. S'agissant de l'accès aux loisirs sportifs puis au sport, les rapports au temps et à toutes les formes de travail, les rapports au corps sont particulièrement différenciateurs pour elles. Jusqu'à la moitié du XX^e

siècle environ, le sport ne concerne, au regard des millions de femmes paysannes, ouvrières et petites employées, qu'une minorité d'aristocrates, de mondaines puis de jeunes femmes cultivées. Nombre d'institutions (le mouvement olympique, le sport ouvrier, les fédérations existantes) s'opposent au développement de ces activités pour celles qui demeurent avant tout des mères destinées au foyer. La massification du sport ces dernières décennies s'accompagne d'une persistance des inégalités parmi les femmes, y compris parmi les plus jeunes.

From the nineteenth century onwards, social differences and inequalities have accompanied the development of physical and sporting activities. These differences were all the more unrecognized by women for whom access to leisure sports and then more competitive sports was already organized hierarchically. For women, the relationship to time, to all forms of work, and to their bodies were particularly differentiated. Until approximately the middle of the twentieth century, only a small minority of aristocrats, worldly and then young cultured women were able to participate in sports, compared to the millions of women peasants, workers and employees. A variety of institutions (the olympic movement, working-class sports and existing federations) were opposed to the development of these activities for women who were above all destined to become housewives. Despite the massification of sports in the last few decades, inequalities between women continue, including among the young.

INDEX

Mots-clés : activité physique, femmes, inégalités, origine sociale, sexuation, sport, travail, loisirs

AUTEUR

CATHERINE LOUVEAU

Catherine LOUVEAU est Professeure à l'université de Paris-Sud XI (France). a publié en 1998 : « Sports, école, société : la différence des sexes » (avec Annick Davisse), préface de Geneviève Fraisse, Paris, L'Harmattan. Parmi ses récentes publications : « Sexuation du travail sportif et construction sociale de la féminité », *Cahiers du genre*, revue du GERS/IRESO-CNRS, 36, mars 2004. « Pratiquer une activité physique ou sportive : la persistance des inégalités parmi les femmes ». *Recherches féministes*, Université Laval (Québec), n° spécial "sport et femmes" vol 17, 1, 2004, p. 39-76. « Le test de féminité, analyseur du procès de virilisation fait aux sportives », In Thierry Terret (dir.) *Sport et genre tome 1 : La conquête d'une citadelle masculine*. Paris, L'Harmattan, 2005 (avec Anaïs Bohuon).